

Covenant

LA RECONTRE DE JÉRUSALEM : « ON N'EST PAS UN ÉCRIVAIN JUIF, ON LE DEVIENT »

Par Naïm Kattan *

Abstract:

Pour la première fois, des écrivains Israéliens, juifs, et des écrivains juifs du monde entier se réunissent à la conférence « Kisufim » dans le but de débattre sur la signification d'être un écrivain de confession juive. Ce débat, à la fois large et riche en arguments divers a permis d'établir une communauté de penseurs, et ouvre la voie à d'autres rencontres dans le futur.

Nous étions une cinquantaine d'écrivains à Jérusalem. Pendant quatre jours du 16 au 19 avril 2007, nous avons débattu un thème grandement ouvert au débat, à la contestation voire la polémique. Etre ou devenir un écrivain juif? Une interrogation, un questionnement. On n'est pas un écrivain juif, on le devient.

Je salue chaleureusement Aharon Appelfeld. Il est le président de la rencontre mais aussi le grand écrivain dont je serre la main. Je suis au comble de l'émotion car sa chaleur et sa simplicité sont contagieuses.

C'était la première fois que des écrivains israéliens se réunissaient avec des écrivains venus d'Amérique et d'Europe, réunis par une communauté de destin. Des voix distinctes, certes, mais la reconnaissance d'une proximité au-delà des langues, des lieux géographiques, et de la pratique religieuse. Les Israéliens constituant la majorité par la diversité de leurs origines, leurs langues, et le caractère de leur appartenance au judaïsme, déterminaient la rencontre avec les autres. Et ceux-ci n'étaient autres que par leurs lieux et étaient conviés non comme visiteurs, témoins mais comme des participants à une quête dans un accord sur l'essentiel. Qu'était-ce l'essentiel? L'appartenance au judaïsme qui n'est pas identique pour tous. Ceux qui avaient répondu

à l'invitation se reconnaissaient de prime abord comme juifs, quitte à tenter de définir ce qu'ils entendaient par cela. Il est clair qu'un grand nombre d'écrivains nés dans le judaïsme, reconnaissent leur appartenance mais se tiennent dans leurs écrits en dehors de tout souci, de toute préoccupation juive religieuse, historique ou culturelle. Ils sont des juifs écrivains mais non des écrivains juifs.

Sans nous perdre dans les dédales idéologiques, historiques et de pratiques religieuses d'une recherche de définition de qui est juif, la réponse de chacun de nous à la question : suis-je juif est affirmative.

Parmi nous il y avait des juifs orthodoxes, mais également des juifs non pratiquants. On ne se demandait pas si les premiers écrivains d'Israël, de Bialik à Agnon suivaient ou non les règles diététiques, la cachroute. Ils s'affirmaient comme juifs et faisaient revivre la langue de la Bible. Ainsi l'Israélien Aharon Megged a affirmé qu'il suffisait d'écrire en hébreu pour être un écrivain juif même, et c'était son cas, s'il est indifférent à la pratique religieuse. Affirmation contestable et contestée car il existe aujourd'hui des écrivains non juifs, certes peu nombreux, qui écrivent dans cette langue. Il est vrai que depuis bien longtemps, certains écrivains et critiques affirment que les écrivains juifs sont

ceux qui s'expriment dans les langues juives, le yiddish, qui furent décimés par les nazis et, depuis la renaissance de la langue de la Bible en d'Israël, en hébreu. Pour les écrivains israéliens, cela peut apparaître raisonnable, la langue de la Bible étant l'instrument d'expression quotidienne du pays. Il y eut moins d'écrivains dans l'autre langue des juifs, le ladino, auxquels fut consacrée une séance lors de la rencontre.

Il est de plus en plus difficile aujourd'hui de définir l'écrivain par sa langue. Il existe des écrivains asiatiques dont la langue est l'anglais et des écrivains africains de langue française. Le phénomène ne se limite plus aux langues universelles. Des Iraniens, des Turcs, des Arabes du Proche-Orient et d'Afrique du Nord publient des poèmes, des romans et des essais en allemand, en italien, en hollandais, en suédois, etc... Et l'hébreu n'est plus une exclusivité juive. Par ailleurs des écrivains israéliens, et ils étaient présents à nos réunions, écrivent en russe, en arabe, en hongrois, etc.... tout en utilisant l'hébreu comme langue du quotidien.

L'un des moments forts de la rencontre fut l'intervention de Claude Lanzmann. Il n'était pas intéressé par le judaïsme quand il avait commencé à travailler sur son film Shoah. « J'ai passé douze ans de ma vie à le vivre sans comprendre. Je récuse les discours, les analyses, les tentatives d'explication. Je ne comprends pas » J'ai ressenti, en l'écoutant, une vibration qui surgit de l'être même. Je dois ajouter que lors de ma visite à Auschwitz, je refusais de comprendre. On a souvent évoqué la Shoah lors de la rencontre, cette négation absolue de l'homme et l'épreuve limite de l'inhumain. Les Juifs vivent l'histoire au présent a-t-on répété et en hébreu le passé se conjugue au présent. Être juif c'est assumer cette dimension de l'être qui navigue dans le temps en nomade, survivant les catastrophes et les désastres, se tenant fermement à la parole. L'histoire n'est ni une remémoration ni un conte. Elle est le moment vécu dans l'espace et l'écrivain juif tente de le saisir, de l'exprimer et de le transmettre. Que

ce soit en poésie ou dans le récit, il s'agit d'une narration de l'être. Et ce moment s'inscrit dans un espace, d'où la multiple géographie du juif. Qu'il se reporte à la Serbie ou à Babylone, il recherche constamment la demeure, le lieu, le *maqom* qui, en hébreu, est l'un des noms de Dieu. Certes la matière première de l'écrivain est la réalité vécue et éprouvée dans le quotidien et pour l'écrivain juif, celle-ci s'inscrit en même temps dans un temps, une histoire et un lieu dont la référence primordiale est le Livre. Sur le Mont Sinaï, la loi donnée est doublement écrite, la première fois par Dieu et la deuxième par l'homme Moïse. L'écrivain juif porte cet héritage qui s'est poursuivi pendant des siècles dans la lecture du Livre et dans un commentaire talmudique jamais concluant, perpétuellement ouvert. Le quotidien en est imperceptiblement illuminé, sans soumission à une règle, car, pour le juif, le monde est une réparation, un *tikoun*, à refaire, à éprouver afin que la loi ne s'impose que par la quête d'un rapport à l'autre dans la justice, l'éthique et l'amour.

A Jérusalem, juif parmi les juifs, tous engagés dans l'expression d'une inquiétude voire d'une angoisse, j'ai fait, dans un débat, référence au Messie, la reconnaissance première d'un monde dont la brisure prend fin.

Des poètes ont fait surgir du fond de l'histoire, des mots du quotidien qui, en hébreu, en russe ou en anglais disaient aussi la souffrance, la débâcle, l'attente, l'espoir et l'amour. Nous assistions à des allers-retours, à des parcours entre l'histoire, la présence divine et les sorties vers les sentiers du plaisir et du drame, de l'amour et de la dissonance, et de la fraternité. Souvent, il y avait des correspondances, des coïncidences, des recours et des tentatives pour dire du même souffle le judaïsme et l'écriture. A un certain niveau, le lecteur du Livre est un écrivain en puissance car il est appelé à en faire l'éloge ou le commentaire.

Chacun de nous avait sa part, son lot d'écoute comme écrivain avec ce que cela comporte de narcissisme, d'inquiétude, de

doute, de vanité, de quête de reconnaissance et de course à la célébrité. Heureusement, le cadre de la rencontre empêchait que cela ne prenne le dessus ou même que ce soit perceptible.

Dans ses écrits, l'écrivain cherche un espace. Le livre tient lieu de territoire, de pays. Ce n'est pas toujours une illusion, des exemples dans l'histoire l'attestent. Grâce au Livre, l'exil de Babylone s'était transformé en habitat qui s'était perpétué même quand le choix du retour était disponible. Pendant des siècles, le Livre est devenu le pays quel qu'en soit l'emplacement. A juste titre, l'écrivain israélien peut affirmer que le retour est de nouveau possible, accessible, et que le Livre peut de nouveau trouver son logement.

Pendant des siècles, les écrivains se considéraient comme les dépositaires de la parole et ont accepté leur rôle de gardiens. Aujourd'hui ce rôle est assumé par un Etat, une institution d'autorité et de pouvoir. L'écrivain se sent du coup paradoxalement libéré d'une mission de conservation et de continuité et peut, sans souci de perte, voire de disparition d'un héritage essentiel, poursuivre une vie. Dès lors, l'écrivain juif peut avoir recours à une autre langue que celle désignée comme juive et peut demeurer dans un territoire qui n'est pas celui de l'Etat. Par rapport à l'histoire et à l'héritage, celui-ci se transforme en sauvegarde pour ceux qui choisissent de ne pas s'agglomérer dans la terre du retour.

Israël, qui pendant plus d'un demi-siècle s'est considéré le lien unique d'un présent garant d'un avenir, a pour la première fois, accepté son rôle de foyer central qui réunit, dans leur dispersion, les fragments de l'écriture juive en leur assurant sauvegarde et continuité sans condescendance, sans mise en question, et tout en demeurant le lieu de retour, sans marginalisation.

Il était nécessaire, voire impérieux que l'appel soit lancé à partir de Jérusalem et que la rencontre eût lieu là. Ce n'est point un

territoire symbolique. L'écrivain s'y présente physiquement, se retrouve dans son propre corps, le corps tout d'abord de l'écrit, il se lève, se fait entendre dans un corps à corps qui s'étend à travers l'espace, trouve une harmonie qui, dans la diversité, lui donne son caractère de rencontre, condition d'une unité qui admet la diversité, eût-elle l'apparence de dispersion.

En partant, je me suis demandé si désormais je faisais partie d'un réseau. Non. Ce n'était pas un accord d'échange de services ou de défense d'intérêts, fussent-ils communs. Cette rencontre fut l'occasion de connaissance et encore davantage, de reconnaissance. Nous étions un cercle de voix, de visages, un ensemble à l'écoute des interrogations, des questions, que nous allions désormais nous poser dans la solitude de l'écriture, en présence de visages proches, dans l'accord et le désaccord. Une rencontre qui se perpétue.

À propos de l'auteur

Naim Kattan est un écrivain juif, né et élevé à Bagdad. Il commença ses études à l'université de Bagdad. Etudiant dans les années quarante, il côtoya de nombreux intellectuels juifs et arabes. Néanmoins, en tant que juif Irakien, l'indépendance Irakienne et le conflit persistant au moyen-orient, le força à s'exiler en France où il étudia quelques années. En 1954, il décida de s'installer à Montréal où il fut chef du Service des lettres et de l'édition du Conseil des Arts du Canada. Il est l'auteur de plusieurs œuvres sur l'Iraq, dont *Adieu Babylone* et *Les fruits arrachés*, ainsi que de nombreuses nouvelles.